CAMILLE, REINE DES VOLSQUES

TRAGÉDIE

Représentée pour le première fois par l'Académie Royale de Musique le mardi 9 novembre 1717.

Le prix est de trente sols.

Antoine DANCHET (1671-1748)

André CAMPRA (1660-1744) (musique)

1717

Répesentée pour la première fois par L'Académie Royale de Musique le Mardi neuf Novembre 1717.

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Octobre 2023.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

CAMILLE, REINE DES VOLSQUES

TRAGÉDIE

Représentée pour le première fois par l'Académie Royale de Musique le mardi 9 novembre 1717.

Le prix est de trente sols.

À PARIS, Chez PIERRE RIBOU, seul Libraire de l'Académie Royale de Musique, Quai des Augustins, à la Descente du Pont-Neuf, à l'image Saint_Louis.

De l'Imprimerie de JEAN-BAPTISTE LAMESLE, rue du Foin, à la Minerve. 1717.

M. DCC XVII. Avec Approbation et Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT

Le Portrait de Camille est un des plus beaux Ornements de l'Enéide, Virgile toujours admirable par les Images vives qu'il met sous les yeux et qui seules, au sentiment des plus grands maîtres, constituent la véritable Poésie, commence des le septième Livre a ébaucher le caractère de cette fameuse Reine des Volsques : il la met au nombre des guerriers qu'il conduit au secours de Turnus ; la présente à la tête d'une brillante troupe de cavalerie ; un manteau de pourpre éclate sur ses épaules, ses cheveux sont attachés par une agrafe d'or, un carquois a la Licienne quelle préfère aux vains ornements de la mollesse, une javeline de myrthe dont elle arme sa main, tout fait connaître qu'elle s'est élevée au dessus de son sexe et que, loin de s'appliquer aux faibles exercices de Minerve, elles s'est endurcie aux pénibles travaux de la mort. La Jeunesse sort de la ville et se répand dans la campagne pour courir au devant d'une Princesse qui joint les grâces les plus touchantes à la plus noble perte : les Dames sur les terrasses de leurs maisons s'assemblent en foule pour la voir et l'air retentit d'applaudissements. C'est ainsi que Virgile annonce son héroïne ; mais dans le onzième livre, il emploie toutes les couleurs et tous les traits de son art pour achever son tableau : avant que de montrer Camille au milieu des effrayantes occasions de la guerre, il raconte avec quels soins elle y tut préparée dès le temps de son enfance et, comme le sujet de cette tragédie est fondé sur les premiers événements de la vie de Camille, j'ai cru devoir traduire une partie du récit que Diane en fait à une de ces nymphes.

Virgile Enéide, Livre II.

Metabus Roi des Volsques chassé de son trône fut contraint d'abandonner l'ancienne ville de Priverne, il fuyait une armée ennemie et emportait avec lui sa fille encore enfant, qu'il appela Camille en changeant une partie du nom de Camille sa femme. Ce roi fugitif tenait dans son sein l'infortunée compagne de son exil et, pour la dérober à la fureur de ceux qui le poursuivaient, il cherchait un asile dans les forêts sombres et solitaires. Devenu farouche par ses malheurs, il n'habita plus de maisons et prit en horreur le séjour des villes, il se retira sur des montagnes désertes parmi des bergers ; il y nourrissait sa fille par le secours d'une jument sauvage, dont il faisait couler le lait sur les lèvres de la jeune Camille. À peine pouvait-elle se soutenir, que son père lui mit un javelot a la main, un arc et un„ carquois sur les épaules : l'or ne servait point à la parure de ses cheveux, elle avait pour toute mante une peau de Tigre : dès lors elle exerçait son bras à lancer des traits proportionnes à ses forces.

Voila ce qui m a fourni l'actiòn de ma tragédie et le caractère de Camille : l'auteur de l'Eneïde s'est borné à tracer les périls de son enfance et les occupations de ses premières années ; il la montre ensuite sur le trône de son père, sans découvrir les degrés qui l'y avaient élevée. Un si long détail ne convenait point à son sujet et aurait rendu son épisode défectueux ; j'ai saisi ce moment pour établir la fable de mon poème. J'ai cru qu'une Amazone obligée, pour

venger la mort de son père, d'immoler celui de son amant, était un objet capable d'attacher le spectateur ; les devoirs de Camille a l'égard de Metabus, sa reconnaissance pour Almon qui lui a sauvé la vie ; sa haine pour un tyran qu'elle déteste, et ses sentiments pour un Prince qui mérite de l'estime, font naître des combats qui plaisent ordinairement sur la scène.

En conservant l'unité de l'action j'ai tâché d'y joindre la variété des spectacles et des fêtes que demande le théâtre de l'Opéra ; mais après tous mes efforts, j'attends la décision du public pour savoir si dans ma tragédie j'ai bien ou mal rempli un sujet dont le fond a paru si intéressant dans le poème épique.

ACTEURS et ACTRICES CHANTANTS dans tous les Choeurs du Prologue et de la Tragédie.

CÔTÉ DE LA REINE.

Mesdemoiselles Pasquier, Limbourg, Millon, Guillet, La Roche, Tettelette.

Messieurs Paris, Corbie, Lemire-L, Faussié, Dun le fils, Thomas, Dautrep, Houbeau, Duchesne.

CÔTÉ DU ROI.

Mesdemoiselles Constance, Tulou, La Garde, Veron, Charlard, Chevalier.

Messieurs Le Jeune, Boulley, Morand, Venec père, Alexandre, Deshais, Poste, Lebel, Duplessis.

ACTEURS et ACTRICES CHANTANTS dans tous les Choeurs du Prologue et de la Tragédie.

SUITE DE FLORE. Mademoiselle la Ferrière.

Mesdemoiselles Haran , Dupré , le Maire , Duval, le Roy-C.

SUITE DE ZEPHIRE. Messieurs Dumoulin L., Dupré, P. Dumoulin, Dangeville, Pecourt, Guyot.

ACTE QUATRIÈME

PEUPLES ET PRÊTRESSES.

Messieurs P. Dumoulin, Dangeville, Pecourt, Guyot, Dupré, Pierret.

Mademoiselle Guyot, Mesdemoiselles la Ferrière, Haran, Lemaire, le Roy, Mangot, Duval.

ACTE CINQUIÈME

VOLSQUES.

Monsieur D. Dumoulin.

Messieurs Blondy, Marcel.

Messieurs Pecourt, Dangeville , Pierret, Dupré.

Mesdemoiselles la Ferrière, Haran, Dupré, Duval.

ACTEURS DANSANTS DE LA TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

BERGERS ET BERGERES.

Monsieur D. Dumoulin. Mademoiselle Guyot.

Messieurs Dumoulin - L., Marcel, P. Dumoulin, Pecourt, Dangeville, Guyot.

Mesdemoiselles la Ferrière , Haran , Dupré } Lemaire, Mangot, Du val.

UN PÂTRE , Monsieur F. Dumoulin.

ACTE SECOND.

GUERR1ERS CONJURÉS.

Messieurs Dumoulin L., Marcel, Pierret, Dciprc j P. Dumoulin , Dangeville , Pecourt, Guyot.

ACTE TROISIÈME.

PEUPLES VOLSQUES.

Monsieur Blondy.

Messieurs Ferrand, Dumoulin - L., Marcel, Javilliers , Dupré, Pierret.

Mesdemoiselles Haran , la Ferrière , Dupré , Duval^, Lemaire, le Roy.

ACTEURS CHANTANTS DU PROLOGUE.

LA NYMPHE DE LA SEINE, Melle Antier.
FLORE, Melle Poussin.
ZÉPHIRE, M. Murayre.
LE DIEU MARS, M. Le Mire.
SUITE DE FLORE ET DE ZEPHIRE.
LES PEUPLES DE LA SEINE.

ACTEURS CHANTANTS DE LA TRAGÉDIE.

CAMILLE, fille de Metabus Roi des Volfques, Mademoiselle Jouraet.
ALMON, Prince Volsque, autrefois Chef des Armées de Metabus, et Père de Camille, M. Thevenard.
RUTILE, sujet fidèle de Metabus, M. Mantienne.
AUFIDE, tyran des Volsques, M. Hardouin.
CORITE, Fils d'Aufide, Amant de Camille. M. Cochereau.
EGERINE, suivante de Camille, Mlle Pasquier.
ACILIE, suivante de Camille, Mlle Tulou.
CHEF DE LA GARDE D'AUFIDE. M. le Mire.
DEUX BERGÈRES, Mlle Pousin, Mlle Antier.
UNE FEMME VOLSQUE, Mlle Poussin.
UN VOLSQUE. M. Murayre.
. Mlle Antier.
CHOEURS DE PRÊTRES ET DE PRÊTRESSES DE LA FORTUNE.
CHOEURS DE BERGERS ET DE BERGÈRES.
CHOEURS DE CONJURÉS.
CHOEURS DE PEUPLES.

La Scène est dans le Pays des Volfques puis la scène est à Trézène, ville du Péloponnèse.

PROLOGUE

Le Théâtre, représente dans le fond le Château des Thuileries, sur les côés les Arbres de la grande Allée ; les Peuples y font assis et la Nymphe de la Seine y paraît entourée de Naïades.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Nymphe de la Seine, Choeurs des Peuples de la France, et Troupe de Naïades.

LA NYMPHE LA SEINE.

Que ces pompeux jardins, l'ornement de mes Rives
Reçoivent par nos soins mille nouveaux attraits,
Naïades, suspendez vos ondes fugitives,
Que l'Art et ces gazons les retiennent captives ;
Qu'elles rendent ces Bois plus riants et plus frais,
Ces fleurs plus belles et plus vives.
Que j'aime à voir ces lieux ! Une brillante Cour
Y vient rétablir son séjour.
Auprès de notre Roi hâtons-nous de nous rendre ;
Habitants de mes bords, venez de toutes parts,
À la douceur de ses regards,
Connaissez l'heureux sort que vous devez attendre.

CHOEURS DES PEUPLES.

Quel plaisir pour nos coeurs ! Quel charme pour nos yeux !
Nous jouissons de sa présence :
Nous voyons chaque jour dans ces aimables lieux
Croître avec lui notre espérance.

Flore et Zephire avec toute leur Suite entrent en dansant sur le Théâtre.

SCENE II.

Flore, Zephire, La Nymphe de la Seine, Choeurs de Peuples, Suite de Flore, Suite de Zephire;

LA NYMPHE DE LA SEINE.

Jeune Flore, tendre Zephire,
Habitez ce séjour, heureux :
Que sur vos pas tout y respire
L'Amour, les Plaisirs et les Jeux.

FLORE et ZEPHIRE ensemble.

Suivez Zephire et Flore,
Volez, régnez, tendres Amours,
Ce ne SOnt point les Fleurs que nous faisons éclore,
C'est vous qui formez les beaux jours.

Le Suite de Flore s'unit à la Suite de Zephire pour former ensemble le Divertissement.

ZEPHIRE.

L'Amour, qui des plus verts feuillages
Prend soin de parer ces bocages,
Les consacre aux tendres soupirs :
Contents ou chagrins de leurs chaînes,
Les amants y vont aux Zéphirs
Dire leurs plaisirs ou leurs peines.

FLORE.

Si vous voulez aimer ?
Pour vous laisser charmer
Venez ici vous rendre :
Mille objets à la fois
Cherchent à vous surprendre,
Et l'embarras du choix
Pourra seul vous défendre.

Le Divertissement continue.

FLORE.

Dans ce séjour que de beautés se rendent !
L'Amour les fuit et fait voler ses traits :
Jugez, Amants, du prix de leurs attraits,
C'est votre coeur que leurs yeux vous demandent.

On entend un bruit de Timbales et de Trompettes.

LA NYMPHE DE LA SEINE, FLORE ET ZEPHIRE.

Quels bruits font retentir les airs !
Mars voudrait-il troubler nos paisibles concerts ?

Pendant que la Nymphe de la Seine, Flore et Zephire chantent le Trio, le Dieu Mars descend environné de drapeaux, de lauriers et de palmes.

SCÈNE III.

Mars, La Nymphe la Seine, Choeurs de Peuples, Les acteurs de la scène précédente.

MARS.

Craignez-vous de me voir paraître ?
Toujours de mes faveurs j'ai comblé vos Guerriers,

LA NYMPHE DE LA SEINE.

Aux yeux de nôtre auguste maître,
N'offrez point ces drapeaux, ces palmes, ces lauriers.
Les Muses prennent soin d'élever son enfance,
De l'amour des beaux Arts laissez remplir son coeur,
Le sang dont il a pris naissance
Répond assez de sa valeur.

MARS.

Formé par le héros qui régit cet Empire,
Peut-il ne pas chérir Minerve et le Dieu Mars ?
Aux nobles ardeurs que j'inspire,
Il joindra l'amour des beaux Arts.
Au milieu des Plaisirs que la Paix vous ramène,
Souffrez qu'au moins j'embellisse vos Jeux,
Et que je prête à Melpomène
Des plus brillants exploits les exemples fameux.
Camille sur mes pas fit admirer sa gloire,
Apollon ma promis d'en retracer l'Histoire.

MARS ET LA NYMPHE DE LA SEINE.

Plaisirs, venez de toutes parts y
La Paix a banni les alarmes.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

Après les fureurs du Dieu Mars,
Les Muses nous offrent leurs charmes.

TOUS DEUX.

Plaisirs, venez de toutes parts,
La Paix a banni les alarmes.

MARS.

Qu'un Peuple vainqueur par les armes,
Triomphe encor par les beaux Arts.

TOUS DEUX.

Plaisirs, venez de toutes parts ,
La Paix a banni les alarmes.

LA NYMPHE DE LA SEINE, FLORE ET LE CHOEUR DES PEUPLES.

Formons les plus aimables Jeux,
Trompettes, animez nos Fêtes,
Joignez vos nobles sons à nos chants amoureux ;
N'annoncez plus de Mars les combats dangereux,
Chantez l'Amour , célébrez ses conquêtes.

ACTE PREMIER

Le Théâtre représente une Campagne agréable, et dans l'éloignement des collines ou sont percées diverses routes qui conduisent à des hameaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

Camille, Acilie, Egerine.

ACILIE.

Nos paisibles hameaux charmez de votre gloire
Retentissent des plus doux chants,
On y célèbre une Victoire
Qui d'un Monstre cruel a délivré nos Champs.

EGERINE.

En vain, pour en dompter la rage,
Corite avait, armé son bras,
Sans l'effort de votre courage,
Ce Prince, en combattant, eut trouvé le trépas.

ACILIE.

Quoique fils d'un tyran, dont la rigueur extrême
Fit périr Metabus qui régnait en ces lieux,
Il est digne du diadème,
Sans cesse ses vertus se montrent à nos yeux.

EGERINE.

Avant que de ses jours vous prissiez la défense,
Vos yeux, belle Camille, avaient touché son coeur.

ACILIE et EGERINE.

L'Amour par sa reconnaissance
Doit prendre une nouvelle ardeur.

CAMILLE.

Lorsque ce Prince ici vint seconder nos armes
Pour dissiper l'effroi d'un Peuple malheureux,
Trop épris de mes faibles charmes
Il m'osa déclarer ses feux.
Pour le fuir, c'est assez de connaître sa flamme?
L'Amour doit-il toucher mon âme.
Almon qui me donna le jour,

Prit soin de m'affranchir d'une indigne mollesse.
Et dans les forêts d'alentour
Aux travaux de Diane élevant ma jeunesse,
Comme un Monstre terrible il me peignit l'amour.

ACILIE et EGERINE.

La déesse des Bois, dont vous êtes l'image,
Autrefois se laissa charmer :
Elle-même rendit hommage
Au Dieu qui fait aimer.

CAMILLE.

De ce Dieu trop puissant vous me vantez la gloire,
Finissez un discours qui doit m'être odieux.

ACILIE et EGERINE.

Nous allons nous unir aux bergers de ces lieux,
Pour publier votre victoire.

SCÈNE II.

CAMILLE, seule.

Quel bois assez épais pourrai-je rencontrer,
Pour cacher le trait qui me blesse ?
Aux yeux de ces Bergers devrais-je me montrer ?
Ils chantent ma valeur, je pleure ma faiblesse !
Camille, il est donc vrai, ta fierté se dément !
Le Prince allait perdre la vie,
Hélas ! En ce fatal moment,
J'ai cru que la pitié m'avait seule attendrie ;
Je soupire ! Et ses jours ne sont plus en danger !
Non, non, il n'est plus temps de m'abuser moi-même,
Je vois tous les malheurs où je cours m'engager,
Et je sens trop bien que je l'aime.
Mon Père paraît en ces lieux !

SCÈNE III.
Almon, Camille.

ALMON.

Je vois avec plaisir le succès de vos armes,
Ma fille, un monstre furieux
Dans nos champs désolés ne cause plus d'alarmes,
Et c'est à vous qu'on doit ce repos précieux ;
Mais votre courage invincible
Doit par de grands travaux encor se signaler ;
Il est dans ces climats un monstre plus terrible
Que notre bras doit immoler.

CAMILLE.

Si vous me l'ordonnez, je puis tout entreprendre?
Hâtez-vous seulement, hâtez-vous de m'apprendre
Quel monstre...

ALMON.

Il n'est pas temps de vous le révéler :
À vos nobles efforts Corite doit la vie,
Il veut de ces déserts nous arracher tous deux.

CAMILLE.

Quel dessein ! Quel est son envie !

ALMON.

Il cherche à s'acquitter d'un secours généreux,
À la Cour de son père il prétend nous conduire.

CAMILLE.

Aufide est un tyran, pourrez-vous consentir ?...

ALMON.

De toutes mes raisons je saurai vous instruire,
Mais préparez-vous à partir.

CAMILLE.

Non, il est un secret que je ne dois plus taire,
De mes faibles appas le Prince est trop charmé[.]

ALMON.

De son amour naissant il m'a fait un mystère,
Mais je n'en suis point alarmé.

CAMILLE.

Ah ! Vous ne savez pas les troubles de mon âme !

ALMON.

De tous vos sentiments je dois être informé.

CAMILLE.

Avec une constante flamme .
Corite m'a paru trop digne d'être aimé[.]
Du pouvoir de l'Amour vous devez me défendre,
Je ne vous réponds point d'un coeur infortuné ;
À son penchant fatal s'il est abandonné,
Je tremble qu'il ne soit trop tendre.

ALMON.

Dieux ! Qu'entends-je ! N'importe, il faut suivre ma loi,
Votre vertu dissipe mon effroi ;
Consentez au départ que le Prince désire,
J'aurai des secrets à vous dire,
De tout votre destin reposez-vous sur moi.

Il sort.

CAMILLE.

Quels secrets importants aurait-il à m'apprendre !
Mais le Prince ici vient se rendre....

SCÈNE IV.

Corite, Camille.

CORITE.

Après un généreux secours,
Camille, Permettez à ma reconnaissance
De venir pour jamais vous consacrer des jours
Dont vous avez pris la défense ;
Vos attraits méritaient les hommages des Dieux :
Hélas ! Dans l'ardeur qui m'inspire,
Je ne puis offrir à vos yeux,
Que le don d'un coeur tendre, et l'espoir d'un Empire.

CAMILLE.

L'éclat du souverain pouvoir
Ne doit point flatter mon envie,
Si j'ai défendu votre vie,
Cette gloire est le prix que j'en veux recevoir.

CORITE.

Ne rejetez point mon hommage,
J'ose encor l'espérer d'un coeur si généreux ;
Vous conservez mes jours, achevez votre ouvrage,
Camille, rendez-les heureux[.]
Consentez que l'hymen, d'une chaîne éternelle

Unisse nos coeurs sous ses lois :
L'Amour ne vous forma si belle :
Que pour vous élever au sort des plus grands Rois[.]

CAMILLE.

De votre rang au mien je sais trop la distance ,
Et vous-même, êtes-vous maître de votre sort ?

CORITE.

Quand vous m'arrachez à la mort ;
Le Roi doit applaudir à ma reconnaissance.

CAMILLE.

Quels nobles sentiments ! Qu'ils doivent m'alarmer ?

CORITE.

De mes tendres ardeurs laissez-vous enflammer,
Cédez à votre tour, cédez a ma constance.

CAMILLE.

Hélas ! S'il est vrai que mes yeux
Prennent sur vous quelque puissance?
J'ose vous demander un effort glorieux...

CORITE.

Parlez, assurez-vous de mon obéissance[.]

CAMILLE.

Laissez-moi pour jamais dans ces sauvages lieux.
Au fond de ces déserts je serai plus constante
À suivre un sévère devoir,
J'y saurai ranimer ma fierté chancelante ;
Mon plus cruel danger, Seigneur, est de vous voir.

CORITE.

Ah ! Quel transport charmant ! Quel doux espoir m'enchante !

On entend une symphonie champêtre, les bergers descendent des coteaux, et viennent dans la plaine.

CAMILLE.

Je vois de toutes parts les bergers des hameaux,
Pour nous offrir leurs Jeux, venir sous ces ormeaux.

CORITE.

Quelle contrainte pour ma flamme !
Au plaisir que je sens, dois-je livrer mon âme ?
Adorable Camille ! Ah, daignez en ce jour
M'assurer d'un bonheur que je n'oserais croire.

CAMILLE.

J'en ai trop dit, je crains le pouvoir de l'Amour,

Jamais ce Dieu sans vous, n'aurait eu cette gloire.

Camille va se placer sur un des côté du théâtre pour regarder la fête qui lui est destinée. Corite demeure auprès d'elle.

SCÈNE V.

Les Bergers viennent célébrer la victoire de Camille, et lui rendre leurs hommages par des danses et des chants.

CHOEUR DE BERGERS.

Chantez, Oiseaux, que vos ramages
S'unissent à nos tendres voix ;
Amours volez dans ces bocages,
Volez au son de nos haut-bois,
Celle qui reçoit nos hommages,
Soumet tous les coeurs à vos lois.

UN BERGER avec sa musette conduisant des Bergères qui dansent autour de lui.

Venez, jeunes Bergères,
Sortez de vos Hameaux,
Dansez sur les fougères
À l'ombre des Ormeaux..
Nous célébrons sur nos musettes
L'Amour et ses appas,
Il inspire nos chansonnettes,
Qu'il anime vos pas.
Venez, jeunes Bergères,
Sortez de vos hameaux,
Dansez sur les fougères
À l'ombre des ormeaux.

Le Divertissement continue.

DEUX BERGÈRES.

La Paix tranquille
De cet asile
Plaît à l'Amour,
Flore et Zephire
Sous son Empire
Lui font la cour :
Allons lui rendre
L'hommage tendre
De nos soupirs,
Portons ses chaînes,
Pour quelques peines
Que de plaisirs !

UNE BERGÈRE.

Les fleurs nouvelles
Cessent d'être belles,
Les fleurs nouvelles

Brillent peu de jours ;
Leur beauté passe,
Leur éclat s'efface :
Tel est le cours
Des plaisirs etc des amours.

UNE AUTRE BERGÈRE.

Un vert bocage
Que l'hiver ravage,
Un vert bocage
Renaît au printemps :
Mais la Jeunesse
Sans espoir nous laisse :
De nos beaux ans
Ménageons tous les instants.

CORITE, à Camille.

Le soin de mon amour auprès du Roi m'appelle,
Je dois tout préparer pour vous y recevoir,
J'espère bientôt vous revoir :
Almon me l'a promis, il me sera fidèle[.]

Au Chef de sa Garde.

Rutile ne les quittez pas,
Avec pompe à la Cour accompagnez leurs pas.

ACTE SECOND

Théâtre représente une caverne environnée d'arbres et au milieu un tombeau rustique.

SCÈNE PREMIÈRE.

Almon, Rutile.

RUTILE.

Entrant dans ces lieux, je sens couler mes pleurs !
Ô vous, Mânes sacrés, que ce tombeau me cache,
Recevez le tribut que vôtre sort m'arrache,
Faible soulagement de mes vives douleur !

ALMON.

Rutile, je sais votre zèle ,
Metabus n'eut jamais un sujet plus fidèle,
Sitôt que vôtre nom m'a rappelé vos traits,
Je vous ai confié le plus grand des secrets.

RUTILE.

À mon tour, cher Almon, j'ai su vous reconnaître,
J'apprends avec transport votre fidélité.

ALMON.

Depuis vingt ans caché dans ce bois écarté,
Enfin je pourrai voir paraître
Le jour que j'ai tant souhaité.

TOUS DEUX.

Goûtons la flatteuse espérance,
Qui promet de combler nos voeux :
Que le plaisir de la vengeance
Est doux pour les coeurs malheureux !

ALMON.

J'ai pris soin d'attirer ceux que des lois cruelles
Écartaient de la Cour d'un tyran odieux.

RUTILE.

Il est temps de les joindre à des amis fidèles
Que j'ai retenus dans ces lieux.

ALMON.

Hâtez-vous, généreux Rutile,
Il faut leur découvrir un projet glorieux,
Au pied de ce tombeau laissez-moi voir Camille,
Et nous pourrons après la montrer à leurs yeux.

SCÈNE II.

ALMON, seul.

Je l'attends, je connais sa flamme,
De quels coups, juste ciel ! Je vais frapper son âme ?
Sombres forêts , antres affreux,
Noir séjour, redoublez l'horreur de vos ténèbres,
Offrez à ses regards les images funèbres
Des objets les plus douloureux.
Je vais rompre enfin le silence,
Je vais lui découvrir votre funeste sort,
Ombre errante en ces lieux, secondez mon effort,
Par vos gémissements pressez votre vengeance.
Sombres forêts, antres affreux,
Noir séjour, redoublez l'horreur de vos ténèbres,
Offrez à ses regards les images funèbres
Des objets les plus douloureux.

SCÈNE III.

Camille, Almon.

CAMILLE.

Où sois-je ! Quel spectacle à mes yeux se présente ?
Vous me voyez troublée, interdite, tremblante...
Quel est cet appareil nouveau ?
Dans le cours de mon premier âge,
Vous vous cachiez souvent dans cet antre sauvage.

ALMON.

Je venais y pleurer sur ce fatal tombeau[.]

CAMILLE.

Quel est donc ce mystère ? Est-il impénétrable ?

ALMON.

Ce rocher qui frappe vos yeux,
Leur dérobe un Roi mémorable,
Qui méritait, hélas ! Un sort plus glorieux ;
Un cruel ennemi lui déclara la guerre :
Pour punir son forfait, les Dieux, les justes Dieux
Devaient employer leur tonnerre,
Cependant le barbare en fut victorieux.

CAMILLE.

Ô Ciel ! N'êtes-vous plus l'appui de l'innocence !

À Almon.

Poursuivez,répondez à mon impatience.

ALMON.

Ce roi banni de ses États,
Victime d'un destin funeste,
Avec un seul enfant qu'il portait dans ses bras,
D'un sang si précieux unique et triste reste,
S'était venu cacher dans ces affreux climats :
Par l'ordre du tyran, un téméraire, un traître,
Sans respect du suprême rang,
Immola dans ce lieu son légitime maître ;
Et voilà le poignard encor teint de son sang.

Il présente un poignard aux yeux de Camille.

CAMILLE.

Qu'entends-je ! Mon coeur en frissonne !

ALMON.

L'Enfant seul fut sauvé de tant d'horribles coups,
Il est par sa vertu digne de la couronne.

CAMILLE.

Et quel est cet enfant ? Apprenez-moi, ...

ALMON.

C'est vous.

CAMILLE.

Moi ? De quelle terreur je me trouve saisie !
Et qui vous a rendu le maître de mon sort ?

ALMON.

J'avais suivi le Roi, je vous sauvai la vie.

CAMILLE.

Hélas ! Lorsque mon père est mort,
Que ne m'a-t'elle été ravie !
Mais je vois pour quels soins me réservent les Dieux.

Elle prend le poignard de la main d'Almon.

Donnez-moi ce poignard... Quel sang frappe mes yeux !
Fer fatal, c'est toi que j'atteste ;
Si tu n'immoles pas un barbare assassin,
Mon bras lavera dans mon sein
La trace du sang qui te reste ;
Hâtons-nous il faut nous venger :

Les moments nous sont chers, nommez-moi le perfide,
À me taire son nom qui peut vous engager ?
Ne différez point...

ALMON.

C'est Aufide[.]

CAMILLE.

Le Père de Corite ! Ô comble de malheurs !
Vous voyez à la fois et ma rage et mes pleurs.

ALMON.

Le tyran, sur un bruit que j'eus soin de répandre,
Crut que de Metabus un fils était resté,
Son erreur pourra vous défendre,
Et jusques dans sa Cour vous mettre en sûreté.
Moi-même après vingt ans j'y serai sans alarmes,
Ses yeux à peine m'ont-ils vu :
Allons : pour nous sauver, les Dieux prendront les armes,
Laissons-nous seulement guider par la vertu.

CAMILLE.

Malheureuse ! Que dois-je faire ?
Perdrai-je mon amant ? Trahirai-je mon père ?
De quels troubles cruels mon coeur est combattu !

ALMON.

Formons une noble entreprise,
Écoutons un juste courroux ;
Triomphez de l'Amour dont votre âme est éprise,
Votre sang l'exige de vous.

CAMILLE.

Cesse, Amour, d'attendrir mon âme,
Laisses-y régner la fureur ;
Dois-je encor ressentir ta flamme
Parmi tant de trouble et d'horreur !
Cesse, Amour, d'attendrir mon âme,
Laisses-y régner la fureur.

TOUS DEUX.

Qu'en ce jour, de nos coeurs la vengeance s'empare,
Viens, fureur, viens nous animer,
Courons punir un barbare,
Hâtons-nous de nous armer.

Rutile entre avec les conjurés.

SCÈNE IV.
Camille, Almon, Rutile, Conjurés

ALMON.

Voici les défenseurs que le Ciel vous destine,
Leur courage avec vous bravera les hasards.

CHOEUR.

O Ciel ! Quelle beauté divine !
Quel objet frappe nos regards !
Venez, vous serez satisfaite,
Venez, nous sommes prêts à venger vos malheurs.

CAMILLE.

Avant que de quitter cette sombre retraite,
Sur ce tombeau sacré laissons couler nos pleurs.

Tous les Conjurés viennent autour du tombeau rendre les honneurs funèbres et à la manière des anciens, jeter des fleurs sur l'urne qui conserve les cendres du Roi.

ALMON, RUTILE.

Mânes de notre auguste Maître,
Ombre du plus grand des Héros,
Puisse-tu dans ce lieu champêtre
Jouir d'un éternel repos.

ALMON, RUTILE, CAMILLE.

Tu vois nos fureurs légitimes,
Goûte l'espoir d'être vengé,
Le Ciel juste ennemi des crimes,
À servir nos efforts, est lui-même engagé.

ALMON.

Grands Dieux, les Rois sont votre image,
Qui les ose outrager, doit périr par vos coups :
Soutenez notre ardent courage,
Nous allons combattre pour vous.

CAMILLE.

Guerriers, pour venger notre outrage,
Vous êtes prêts à tout tenter ;
Approchez , que chacun s'engage
Par les affreux serments que je vais vous dicter.

Tous les conjurés s'assemblent autour du Tombeau de Metabus, et tenant l'épée nue d'une main, et s'appuyant de l'autre sur le tombeau, ils répètent le serment de Camille.

CAMILLE et LES CHOEURS.

Sur ce fatal tombeau, nous attestons la foudre,
395 L'effroi des parjures humains :
Grands Dieux, si le tyran ne meurt pas par nos mains,
Lancez sur nous vos traits, réduisez-nous en poudre.

ACTE TROISIEME

Le théâtre représente une Place publique de la Ville d'Antium ornée d'arcs de triomphe pour recevoir Camille.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORITE, seul.

Unique plaisir de l'absence
Espoir, charmant espoir, soulagez ma langueur :
Loin de l'aimable objet qui captive mon coeur,
Que j'éprouve d'impatience !
Je ne saurais sans vous en souffrir la rigueur ;
Unique plaisir de l'absence
Espoir, charmant espoir, soulagez ma langueur.
Fuyez, chagrins, fuyez : Camille va paraître !
Mes pleurs y ont s'arrêter, mes plaintes vont finir,
Son éloignement vous fit naître,
Bientôt par sa présence elle doit vous bannir.

SCÈNE II.

Aufide, Corite.

AUFIDE.

Mon fils, calmez votre tristesse,
Camille approche de ces lieux ;
Au devant de ses pas tout le peuple s'empresse
D'aller rendre hommage à ses yeux :
Moi-même de mon rang je me plais à descendre,
Je veux faire pour vous éclater mon amour,
Impatient je viens attendre
Cet objet si charmant qui vous sauva le jour.

CORITE.

Ah ! Seigneur, vos bontés ont pénétré mon âme,
Camille pour jamais m'a soumis à ses lois,
Vous avez approuvé ma flamme,
C'est faire le bonheur des jours que je vous dois.

AUFIDE.

Elle a par ses attraits mérité le suffrage
De tous ceux qui suivaient vos pas :

CORITE.

Les Dieux voulaient en elle exprimer leur image ;
Ils ne pouvaient unir, en formant leur ouvrage,
Plus de vertus et plus d'appas.
Avec d'aimables charmes
Elle fait admirer un courage indompté :
Les monstres les plus fiers succombent sous ses armes,
Les plus farouches coeurs cèdent à sa beauté.

AUFIDE.

Ce courage, mon fils, peut m'être nécessaire :
Par les soins d'un guerrier qui brava mon courroux.
Un fils de Metabus s'est sauvé de mes coups ;
Il pourrait quelque jour vouloir venger son père ;
J'ignore son destin, mais Camille aujourd'hui
De mon trône avec vous est encore, un appui.

CORITE.

Malgré son obscure naissance,
Elle peut aspirer aux plus brillants honneurs.

AUFIDE.

Goûtez une douce espérance,
Vous l'aimez, et l'Amour égale tous les coeurs :
Aux efforts de mon bras je dois mon diadème,
Et le trône où je suis monté ;
Comme par la valeur, on peut par là beauté
S'élever jusqu'au rang suprême.

SCÈNE III.

Choeurs de Peuples, Aufide, Corite, Camille.

On entend les choeurs des peuples qui conduisent en triomphe Camille.

CHOEURS derrière le théâtre.

Régnez, sur tous les coeurs, régnez, beauté charmante,
Venez, par vos attraits embellissez ces lieux.

CORITE.

Le peuple amène ici Camille triomphante,
L'Amour va l'offrir à mes yeux !

Une Porte triomphale s'ouvre, et l'on voit paraître Camille dans un char traîné par des esclaves, et tous les peuples qui dansent autour d'elle et qui jouent de divers instruments.

CHOEURS.

Régnez, sur tous ses coeurs, régnez, beauté charmante,
Venez, par vos attraits embellissez ces lieux.

CORITE.

Belle Camille, enfin mon bonheur est extrême,
Ce jour me rend tout ce que j'aime !

Au Roi.

Si mes jours vous sont chers, que mon Père et mon Roi
Approuve les transports où se livre mon âme,
Seigneur, voilà le bras qui s'est armé pour moi,
Regardez tant d'attraits, et jugez de ma flamme.

AUFIDE, à Camille.

Camille, recevez l'hommage de ma Cour,
Je dois ce prix à l'effort de vos armes ;
Mon fils brûle pour vous, mais puis-je voir vos charmes,
Et ne pas approuver l'excès de son amour ?

CAMILLE.

Vos bontés doivent me confondre,
Seigneur, quand je veux y répondre,
Je ne puis exprimer ce que ressent mon coeur ;
Ces honneurs éclatants que vous daignez me rendre
M'inspirent une vive ardeur,
Qui, pour les mériter, pourra tout entreprendre.

AUFIDE.

Votre père en ces lieux ne s'offre point a moi !

À sa suite.

Allez, sans tarder davantage .
Qu'on l'amène :

À Camille.

Je veux qu'avec vous il partage
Tous les honneurs que je vous dois.

CORITE.

Chantez, Peuples, rendez hommage
À l'adorable objet qui me tient sous sa loi.

AUFIDE, CORITE.

Chantez, publiez sa victoire,
Tout cède à sa valeur, tout cède à ses appas,
Les Amours unis à la gloire
Volent sans cesse sur ses pas.

Les Peuples d'Antium répètent ces quatre vers et célèbrent le triomphe de Camille par des Danses.

UNE FEMME VOLSQUE.

À la douceur des Grâces
Elle joint la fierté de la Reine des Dieux,
L'Amour est timide à ses yeux,
Et se borne à suivre ses traces.

CORITE.

Les Nymphes des Forêts
La prennent pour Diane, à sa valeur extrême :
Aussitôt qu'elle quitte et son arc et ses traits,
Elle paraît Vénus aux yeux de l'Amour même.

UN VOLSQUE.

Offrons à la beauté l'hommage d'un coeur tendre,
C'est peu de chanter son pouvoir :
L'Amour est le tribut qu'elle doit recevoir,
C'est la louer, que de s'y rendre.

TOUS TROIS.

La beauté, par des traits vainqueurs,
Triomphe, sans effort, des plus superbes coeurs[.]

UNE VOLSQUE.

Elle a des droits suprêmes,
Elle sait asservir et la Terre et les Cieux.

CORITE.

C'est un présent des Dieux,
Qui les soumet eux-mêmes,

TOUS TROIS.

La beauté, par des traits vainqueurs,
Triomphe, sans effort, des plus superbes coeurs.

SCÈNE IV.

Aufide, Corite, Camille, Almon, Gardes, Choeurs de peuples.

AUFIDE.

Le père de Camille à mes yeux doit paraître[.]

CORITE, montrant Almon.

Vous le voyez, Seigneur[.]

AUFIDE.

Approche de ton Maître,
Viens, Mortel fortuné, jouir de mes bienfaits ;
Approche... est-ce une erreur que la crainte fait naître ?
C'est lui... Puis-je le méconnaître ?
Malgré les ans, je découvre ses traits !
Il détourne les yeux !... Je vois son trouble extrême !
Je n'en doute plus, c'est lui-même,
Perfide !

CAMILLE.

Ô Ciel !

CORITE.

Qu'entends-je ? Justes Dieux !
Quel courroux menaçant éclate dans vos yeux ?

AUFIDE.

Prince, vous ignorez quel est ce téméraire,
C'est ce même guerrier dont le fatal secours
Du fils de Metabus a conservé les jours.

À Almon.

Traître, romps enfin le silence.

ALMON.

De ces noms odieux cesse de m'accabler ;
J'ai rempli mon devoir, je brave ta vengeance
Respecte ma vertu, c'est à toi de trembler :
Du sang de Metabus j'embrassai la défense,
Je veux pour ton tourment cacher toujours son sort,
Éclate, venge-toi ; qui ne craint point la mort,
Méprise des tyrans la haine et la puissance.

AUFIDE.

Songe à bien soutenir cette fière constance,
Qu'on le charge de fers....

Les Gardes d'Aufide arrêtent Almom et le désarment.

CORITE et CAMILLE.

Que faites-vous, hélas !

AUFIDE.

Je dois à la Fortune offrir un sacrifice,
Il faut que ce traître périsse,
Je vais tout ordonner pour son juste trépas.

CORITE.

Implorons sa clémence, allons, suivons ses pas.

CAMILLE.

Ô Ciel ! J'implore ta justice,
Dans ce mortel danger je l'abandonne pas.

ACTE QUATRIÈME

Le Théâtre représente le Temple de la Fortune, si célèbre dans la Ville d'Antium.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMILLE, seule.

Fortune, fini mes alarmes,
Écoute mes tristes regrets :
Hélas ! Pour me frapper, te reste-t'il des traits,
Ne te lasses-tu point de voir couler mes larmes ?
Ne puis-je au moins dans mes douleurs
Sur ta légèreté fonder quelque espérance ?
Cruelle, tu n'as de constance
Que pour m'accabler de malheurs.
Fortune, fini mes alarmes,
Écoute mes tristes regrets :
Hélas ! Pour me frapper, te reste-t'il des traits,
Ne te lasses-tu point de voir couler mes larmes ?

SCÈNE II.

Camille, Rutile.

RUTILE.

La Fortune à nos voeux refuse son secours,
Princesse, éloignez-vous de ce temple funeste,
L'espoir de défendre vos jours,
Est le seul espoir qui me restes ;
Tandis que votre sort est encor ignoré,
Cherchez un asile assuré ;
Venez...

CAMILLE.

Almon est dans les chaînes,

RUTILE.

Corite a tout tenté pour terminer ses peines,
Mais ses efforts ont été vains,
Son Père ne veut plus l'entendre,

Et par des ordres souverains,
Au pied de ces autels lui défend de se rendre ;
Almon brave toujours un odieux pouvoir,
Le trépas n'a rien qui l'étonne,
Il ne craint que pour vous[.]

CAMILLE.

Il remplit son devoir.
Je sais ce que le mien m'ordonne ;
Songez à vous, Rutile, allez, et laissez-nous[.]

RUTILE.

Ah ! Si vous périssez, je péris avec vous.

SCÈNE III.

Aufide, Almon, Camille, Rutile, Des Licteurs armés de haches et faisceaux. Choeurs de sacrificateurs et de prêtresses de la Fortune.

AUFIDE, à Almon.

Perfide, viens subir l'arrêt de ton supplice[.]

ALMON.

Tes barbares efforts ne pourront m'ébranler.

AUFIDE.

Montre moi l'ennemi que je dois immoler,
Explique-toi sans artifice,
Quoi ! Ta bouche s'obstine à le dissimuler !

À sa suite.

Hâtez-vous, achevez un sanglant sacrifice.

CAMILLE.

Arrêtez...

ALMON, apercevant Camille.

Que vois-je grands Dieux ?
Je frémis !... Est-ce vous ma fille ?
Pourquoi, lorsque je meurs, vous montrer à mes yeux ?
Unique espoir de ma famille,
Rentrez dans vos déserts, abandonnez ces lieux ;
Ma gloire m'engage au silence,
Fidèle à mon devoir, je suis prêt à périr.

AUFIDE.

Quels discours ! C'est trop les souffrir,
Venez, remplissez ma vengeance ;
La Fortune pour moi daigne s'intéresser
En me livrant ce téméraire,
Au pied de cet autel, hâtez-vous de verser

Un sang qu'exige ma colère
Frappez...

Les Ministres d'Aufide vont pour immoler Almon, Camille les arrête.

CAMILLE.

Ah ! Suspendez vos coups.

À Aufide.

Je connais sa vertu farouche ;
Il verra, sans pâlir, cet éclatant courroux,
Mais je fais comme lui le secret qui vous touche.

ALMON.

Je tremble....

AUFIDE, à Camille.

Hâtez-vous de me le découvrir...
Vous balancez ?... Il va périr...

CAMILLE.

J'en atteste, des Dieux la majesté suprême,
Si je ne vous livre moi-même
L'ennemi qui vous fait trembler ;
Puisse le maître du tonnerre
Entrouvrir sous mes pas les gouffres de la Terre,
Et de ses traits brûlants pour jamais m'accabler :
De mon Père captif faites cesser les peines,
Qu'il puisse du Palais sortir en liberté.

AUFIDE.

Rutile, qu'on brise ses chaînes,
Mais ne le quittez point.

ALMON.

Que je suis agité !

CAMILLE, à Almon.

La résistance est inutile[.]

ALMON.

Qu'allez-vous révéler ?

CAMILLE.

Allez, suivez Rutile,
Je dois vous donner du secours,
Je dois tout employer pour conserver vos jours.

Almon sort avec Rutile.

SCÈNE IV.
Aufide, Camille.

AUFIDE.

C'est de vous que dépend le repos de ma vie ;
Vôtre Père a bravé mon courroux menaçant ;
Mais vous, espérez tout d'un coeur reconnaissant,
Si vous contentez mon envie.

CAMILLE.

Enfin je l'ai promis : il veut vous découvrir
Cet objet de votre vengeance,
Lui-même, à vos regards s'il craignait de s'offrir,
Il croirait trahir sa naissance.

AUFIDE.

Ah ! Quel plaisir de me venger
Du fier ennemi qui m'outrage !
Ma main conduite par la rage
Dans son sang odieux brûle de se plonger :
Ah ! Quel plaisir de me venger
Du fier ennemi qui m'outrage !
Quel lieu peut le cacher ?

CAMILLE.

Ce Palais[.]

AUFIDE.

Justes Dieux !
Tout me jette en un trouble extrême,
Ici mon ennemi n'a point frappé mes yeux,
Je cherche vainement..

CAMILLE.

Tu le vois, c'est moi-même[.]

AUFIDE.

Vous ! Ô Ciel!

CAMILLE.

Ce Guerrier dont je sauve les jours,
Pour conserver les miens, me prêta son secours,
Pour mieux cacher mon sort et tromper ta furie,
Il publia qu'un Prince échappait à tes coups.

AUFIDE.

Le perfide ! Il ne peut éviter mon courroux ;
Venait-il en ces lieux attenter à ma vie ?

CAMILLE.

Au milieu des forêts il voulut me former,
De traits, de javelots, il prit soin de m'armer ;
Des tigres et des ours j'allais dompter la rage ;
À ces travaux sanglants j'osai m'accoutumer,
Pour punir les tyrans, j'essayais mon courage.

AUFIDE.

Le Ciel remplit mal tes souhaits...

CAMILLE.

Il est jaloux de sa victime,
Il veut réserver à ses traits
La gloire de punir ton crime ;
Achevé, il en est temps, rends-toi plus odieux,
Sans cesse à mon esprit mon père se présente,
Hâte-toi de m'unir à son ombre sanglante,
Hâte-toi d'irriter et ce peuple et les Dieux.

Elle sort.

AUFIDE, à sa suite.

Allez, que l'on s'assure d'elle,
Cherchons à prévenir leur fureur criminelle,
Fortune, seconde mes voeux ;
Ministres de son Temple, animez votre zèle,
Implorez son pouvoir, formez de nouveaux Jeux.

Les Prêtres et les Prêtresses de la Fortune viennent lui rendre leurs hommages, et célébrer son pouvoir.

SCÈNE V.

LA PRÊTRESSE DE LA FORTUNE, et les Grands Choeurs.

Fortune, ton suprême Empire
Embrasse le vaste Univers,
Tu te fais adorer de tout ce qui respire,
Tu règles les destins de la Terre et des Mers.

LA PRÊTRESSE ET LES PETITS CHOEURS.

Alternativement.

Le Matelot tremblant au milieu de l'orage
Implore ton secours ;
Le Soldat entraîné dans l'horreur du carnage
Te laisse le soin de ses jours.
La Victoire, ou la mort, les plaisirs, ou les peines,
Dépendent de tes lois ;
Les Sceptres, quand tu veux, se transforment en chaînes,
Tu saisies Captifs et les Rois.

La Prêtresse et les grands choeurs répètent les quatre premiers vers ; les peuples qui adorent la Fortune et les prêtresses célèbrent une fête par leurs danses et par leurs chants.

LA PRÊTRESSE.

Triomphe, joui de ta gloire,
Enchaîne à ton gré les mortels,
Dans le fond de leur coeur tu trouves des autels,
Les autres Dieux à peine occupent leur mémoire.

Le Divertissement commence.

Fortune, tu n'as qu'à paraître
Pour assembler tous les plaisirs ;
Sitôt que tu fuis, on voit naître
Et les chagrins et les soupirs ;
L'Amour de ses rapides ailes
Se plaît à voler sur tes pas ,
Et pour fléchir des coeurs rebelles,
Ce Dieu se sert de tes appas.

Le Divertissement continue.

Fortune, c'est ton seul caprice
Qui règle se sort des amants,
Et ta voix sévère ou propice
Fait leurs plaisirs ou leurs tourments :
Sans toi, le coeur le plus sincère
Ne peut espérer d'être heureux ;
Et souvent ton secours pour plaire,
Est plus sûr que de tendres feux.

À la fin du Divertissement Corite vient sur la Scène.

SCÈNE VI.
Aufide, Corite.

AUFIDE.

Quoi, Prince, malgré ma défense,
Vous osez paraître en ces lieux !

CORITE.

Aux frayeurs d'un amant pardonnez cette offense,
Ou je vais, en mourant, l'expier à vos yeux ;
Rien n'a pu m'arrêter : je tremble pour Camille ;
Ferai-je en sa faveur un effort inutile ?
J'embrasse vos genoux,
J'ose vous implorer pour elle et pour moi-même ;
C'est moi que menacent vos coups,
Vous perdez votre fils, si je perds ce que j'aime.

AUFIDE.

Votre coeur se doit-il partager entre nous ?

CORITE.

Je vous dois à tous deux la vie,
Je sais que je la tiens de vous,
Mais sans Camille, hélas ! Le sort me l'eût ravie.
Rendez-vous à mes pleurs.
Tout doit vous engager à finir mes malheurs.
Qu'un Hymen fortuné bannissant nos alarmes,
Affermisse le Trône où vous êtes monté.

AUFIDE.

Mon Trône !... Cet espoir, vos soupirs et vos larmes
Balancent les transports de mon coeur irrité.
Dans le coeur de Camille étouffez la vengeance,
C'est d'elle que dépend le succès de vos feux.

CORITE.

Amour, à mes efforts viens joindre ta puissance,
Et l'amant le plus tendre aide à combler les voeux.

Corite sort avec tous les Peuples et les Choeurs qui étaient dans le Temple.

SCÈNE VII.

AUFIDE, seul.

Va, goûte une vaine espérance,
J'emprunte d'un hymen la trompeuse apparence ;
Deux ennemis m'ont fait trembler,
Non, leur sang à mon gré ne peut trop tôt couler.
Venez, juste fureur, venez tout entreprendre :
Il ne me suffit pas du sang que j'ai versé,
Lorsqu'au suprême rang un mortel s'est placé,
Il doit perdre le jour avant que d'en descendre :
Venez, juste fureur, venez tout entreprendre.

ACTE CINQUIEME

Le Théâtre représente le Palais du Roi des Volsques.

SCÈNE PREMIÈRE.

Camille, Corite.

CORITE.

Non, votre coeur pour moi ne fut jamais
Le Roi prépare tout pour nous unir tous deux,
Il a laissé fléchir ce courroux si terrible
Qui m'ôtait l'espoir d'être heureux,
Vous seule toujours inflexible
Du plus fIdèle Amant vous rejetez les voeux !
Verrez-vous sans douleur mon destin déplorable ?
Si vous ne m'aimez plus, si je vous perds, je meurs.

CAMILLE.

Ah ! Dans le trouble qui m'accable,
Pourquoi me montrez-vous de si tendres ardeurs ?
Je sens une douleur mortelle
Je fais ce que je dois à l'auteur de mes jours,
Sans cesse je me le rappelle,
Et, malgré mon devoir, je vous aime toujours.

CORITE.

Votre coeur est toujours le même ;
Et vous, me condamnez au plus funeste fort !

CAMILLE.

Prince, n'en doutez point : ma tendresse est extrême.
Mais enfin mon devoir doit être encor plus fort.
Fille de Metabus, quelque amour qui m'anime,
Je ne puis d'un barbare oublier la fureur,
Non, toutes vos vertus n'effacent point un crime
Qui toujours me remplit d'horreur.
Victimes d'un devoir sévère,
Armons-nous, sens briser un si tendre lien :
Vous devez contre moi défendre votre père,
Et contre vous je dois venger le mien.

CORITE.

Ô Ciel impitoyable !
À quels malheurs nous réservaient les Dieux !

CAMILLE.

Je ressens tous vos maux, votre plainte m'accable,
Ô fils trop généreux d'un tyran trop coupable,
Laissez-moi par pitié m'éloigner de ces lieux.

CORITE.

Vous voulez me quitter !

CAMILLE.

Il le faut.

CORITE.

Loi barbare !
L'Amour nous unissait...

CAMILLE.

Le devoir nous sépare,

TOUS DEUX.

Amour, devoir, tyrans des coeurs
Que vous avez pour nous de cruelles rigueurs !

CORITE.

J'ai fait venir Almon : j'en ose tout attendre,
Près de vous l'amitié fera plus que l'amour ;
Il peut en sûreté paraître en ce séjour,
Je vais le presser de s'y rendre.

Il sort.

CAMILLE, seul.

Dieux, êtes-vous contenTs des efforts que je fais ?...
Mais Almon vient dans ce Palais.

SCÈNE II.
Almon, Camille.

ALMON.

Princesse, qu'ai-je vu ? Quel hymen se prépare ?
Le tyran dans ces lieux fait assembler sa Cour,
Avez-vous oublié le crime d'un Barbare ?
Quoi ! De son fils vous couronnez l'Amour !

CAMILLE.

Quel outrage ! Est-ce ainsi qu'Almon doit me connaître ?
J'ai vu couler les pleurs d'un Prince malheureux,
Fidèle à mes devoirs et rebelle à ses feux,
Quelle rigueur pour lui, n'ai-je pas fait paraître !

ALMON.

Ah ! Je connais en vous le vrai sang de mon Maître !
Venez contre un tyran seconder mon dessein,
Le Ciel m'offre un instant pour lui percer le sein,
Tandis que de l'hymen il ordonne la fête,
Nos Conjurés sont dans ces lieux,
Et Rutile avec nous s'apprête
À venger à la fois votre père et les Dieux :
Remplissons ce séjour d'horreur et de carnage,
Que le fer, que le feu servent notre courroux,
Que les cris des mourants accablés de nos coups
Percent le ténébreux rivage ;
Que l'ombre d'un Roi malheureux
Attentive à ces cris affreux,
S'applaudisse de notre rage.

CAMILLE.

Hélas !

ALMON.

De ce soupir que je suis étonné !
Armez-vous de votre courage.

CAMILLE.

Que mon sort est infortuné !
Cher Prince !...

ALMON.

Ses vertus me forcent à le plaindre,
Sauvons-le, s'il se peut ; mais quel que soit son sort,
C'est assez pour vous de le craindre,
De l'auteur de vos jours, il faut venger la mort.

CAMILLE.

Que je sens de rudes alarmes !
Mon père et mon amant partagent tous mes voeux,

Sans oser décider entre eux.
Je ne fais que verser des larmes.

ALMON.

Prévenons un sort rigoureux.
Des desseins du tyran, Rutile a su m'instruire,
Il a feint notre hymen, pour nous perdre tous deux,
Renversons son espoir, que lui-même il expire.
Venez, ne tardons plus, de fidèles sujets
Ont armé pour vous leur audace ;
Si nous n'achevons nos projets,
Songez au coup qui nous menace ;
Des serments que vous avez faits
Se peut-il qu'un instant le souvenir s'efface ?

CAMILLE.

Ah ! Ç'en est trop, allons, je rougis de mes pleurs,
Pardonnez-les à mes malheurs.

TOUS DEUX.

Dans les coeurs formés pour la Gloire,
L'Amour n'exerce point un souverain pouvoir :
Il peut bien quelque temps balancer le devoir,
Mais il ne peut jamais remporter la Victoire.

ALMON.

Le Peuple vient, éloignons-nous,
Venez Joindre Rutile, il n'attend plus que vous.

SCÈNE III.

Les Peuples s'assemblent dans le Palais pour célébrer la Fête de l'Hymen.

AUFIDE.

Peuples, vous devez tous applaudir à mon choix ;
Camille est le sang de nos Rois,
Et la main de mon fils l'élève au rang suprême.
Pour chanter leur bonheur extrême
Venez unir vos voix.
Célébrez l'hymen qui s'apprête,
Que vos voeux, que vos chants en augmentent la fête.

CHOEUR DE PEUPLES.

Célébrons l'hymen qui s'apprête,
Que nos voeux, que nos chants en augmentent la fête.

Le Divertissement commence.

UNE FEMME DE LA FÊTE.

Rassemblez-vous, aimables Jeux,
Triomphez avec tous vos charmes.

L'Amour cherche à nous rendre heureux,
Les Plaisirs lui prêtent des armes ;
Rassemblez-vous, aimables Jeux,
Triomphez avec tous vos charmes.

Le Divertissement continue.

UN HOMME DE LA FÊTE.

Règne, hymen, dans un jour si beau,
Fais briller ton flambeau
D'une flamme plus vive :
Qu'avec les plus charmants appas
L'Amour vole devant tes pas,
Et que la constance les suive.

SCÈNE IV.

Aufide, le Chef de la Garde, Choeur de peuples.

LE CHEF DE LA GARDE.

Seigneur !...

AUFIDE.

Quelles sont tes alarmes !

LE CHEF DE LA GARDE.

Rutile vous trahit, Rutile a pris les armes
Suivi d'un peuple audacieux,
Avec le fier Almon il vient forcer ces lieux,
Camille les a joins, redoutez leur courage,
Votre fils vainement s'oppose à leur passage.

AUFIDE.

Courons dans un si grand danger
Ranimer mes soldats, périr, ou nous venger.

CHOEURS DE PEUPLES.

Quel succès devons-nous attendre !
Déjà les combattants paraissent à nos yeux,
Nous vous implorons, justes Dieux !
C'est le sang de nos Rois que vous devez défendre.

Les combattants des deux partis traversent le théâtre en se disputant l'avantage, tandis que le choeur des peuples forme des voeux pour le véritable sang de leurs Rois.

SCÈNE DERNIÈRE.
Corite, Camille, Almon

CORITE, désarmé par les Conjurés.

Vous m'avez désarmés, cruels, immolez-moi,
Je m'offre à vos coups... Ah ! Princesse,
Quel sang a teint ce fer qu'en vos mains j'aperçois ?

CAMILLE, armée de sonJavelot.

Corite, plains mon fort, non toute ma tendresse
N'a pu vaincre un devoir dont j'ai suivi la loi :
J'ai calmé, j'ai vengé les mânes de mon père,
Le même soin doit t'animer.

CORITE.

Hélas ! Contre une main si chère
La mienne peut-elle s'armer ?

CAMILLE.

À ton tour arme-toi, que rien ne te retienne,
J'ai rempli ma vengeance, il faut remplir la tienne ;
Après tant de malheurs je ne dois plus te voir,
Tu ne peux être à moi, sois tout à ton devoir.
Imite-moi cruelle[.]

CORITE.

Ah ! Qu'osez-vous prétendre ?.

Il prend le Javelot de la main de Camille et se tue.

Donnez, voilà le sang que ma main doit répandre.

CAMILLE.

Ô Ciel ! Je te perds pour toujours !
Ah ! De ce même fer empruntons le secours.

Elle veut prendre le javelot dont Corite s'est frappé, Almon qui arrive sur le Théâtre la retient.

ALMON.

Princesse, quel dessein !

CAMILLE.

Quelle pitié cruelle !
Vous prolongez mes jours !

ALMON.

Ils ne sont plus à vous
Ils sont à ce peuple fidèle,
Venez le rendre heureux, venez régner sur nous.

CHOEURS DES PEUPLES.
Venez nous rendre heureux, venez régner sur nous.

• *Almon, Rutile et tous les Volsques entourent Camille et l'emmènent.*

FIN

À PARIS, Chez PIERRE RIBOU, seul Libraire de l'Académie Royale de Musique, Quai des Augustins, à la Descente du Pont-Neuf, à l'image Saint_Louis.

De l'Imprimerie de JEAN-BAPTISTE LAMESLE, rue du Foin, à la Minerve. 1717.

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue françoise par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie françoise (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].